

Le Monde illustré

I. Le Monde illustré. 1920-05-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

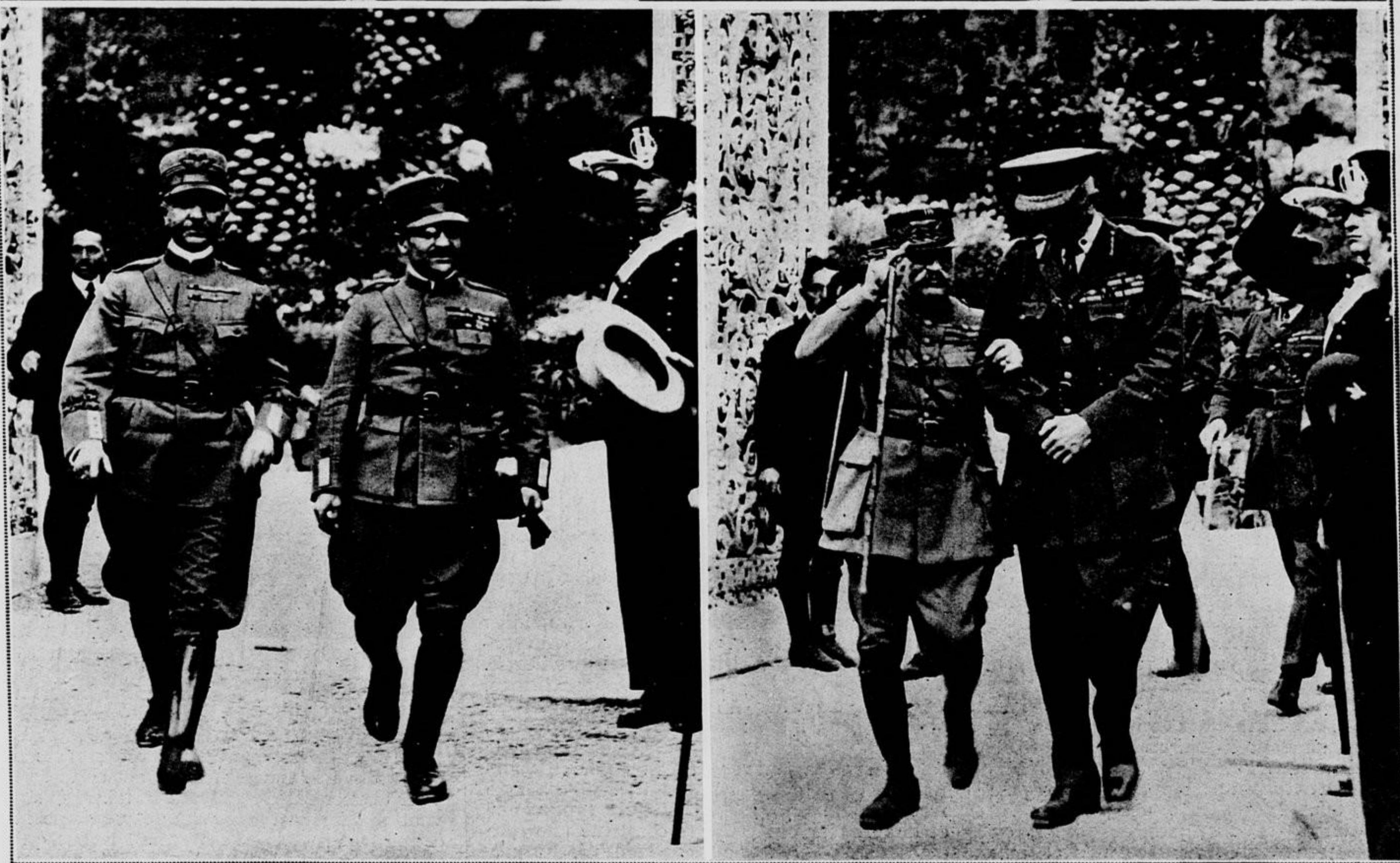
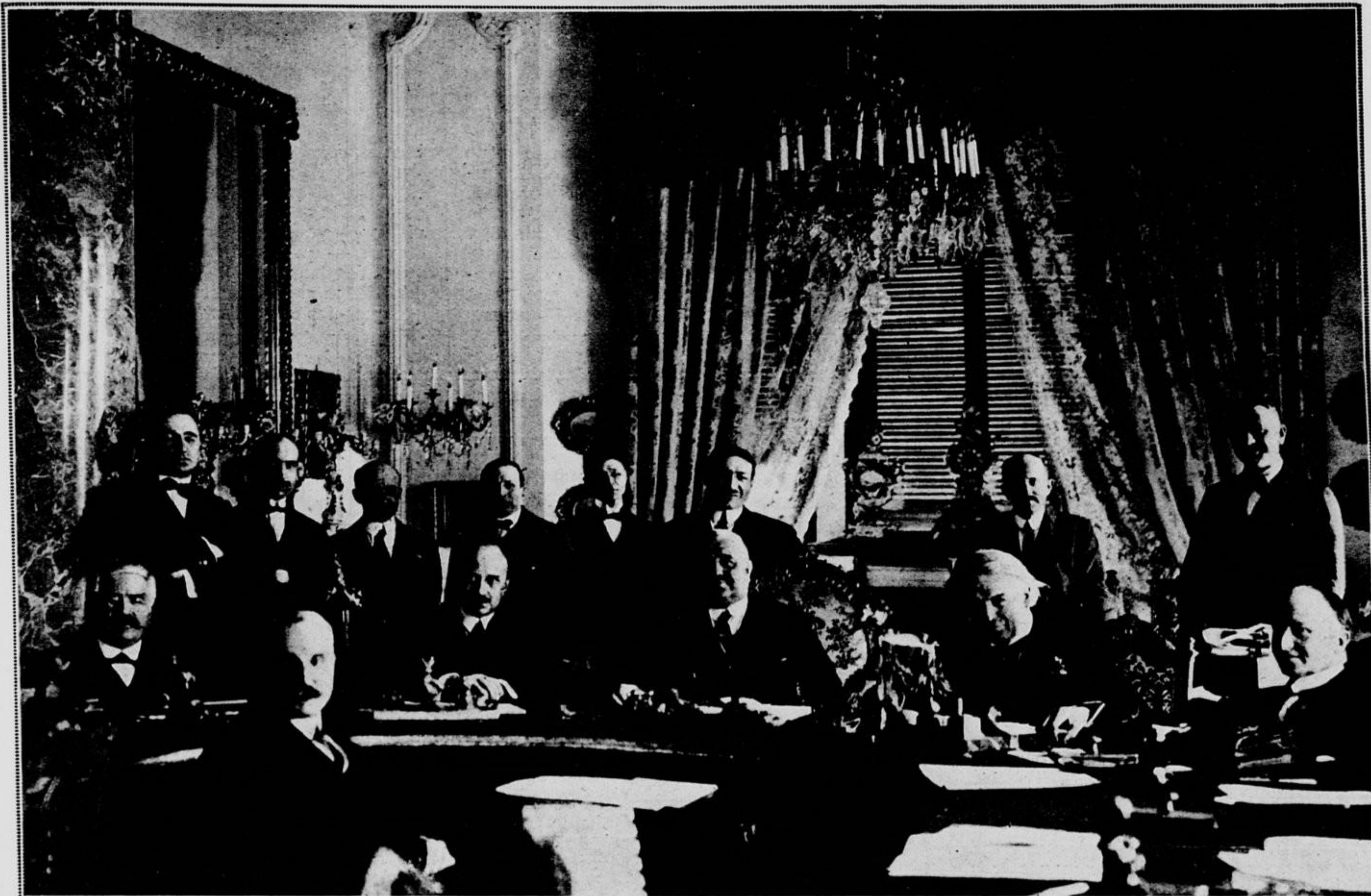
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3254. — 64^e Année.

SAMEDI 1^{er} MAI 1920

Prix du Numéro : 1 fr. 60



LA CONFÉRENCE DE SAN-REMO

En haut : Les délégués alliés viennent de discuter les nouvelles conditions qui seront imposées à l'Allemagne pour l'exécution totale du Traité de Paix.

De gauche à droite : MM. Millerand, Scialoja, Nitti, Lloyd George et Lord Curzon.

En bas et à gauche : Le Généralissime italien Badoglio sort de la Conférence. — *À droite* : Le Maréchal Foch et le Maréchal Wilson quittent, bras-dessus, bras-dessous, le château Devachan.

LA VIE FRANÇAISE

La Crise du Livre

Par Henry BORDEAUX

De l'Académie Française.

J'ai eu l'occasion, depuis l'armistice, de voyager en Angleterre, en Suisse, en Belgique et dans l'Allemagne rhénane : j'y ai vu des journaux paraissant sur 6, 8, 10 pages et même sur 20 en Angleterre, quand les nôtres sont strictement réduits à 4. A Mayence, — M. Hanotaux que j'accompagnais s'en souvient sans nul doute — j'ai trouvé des éditions allemandes de livres français à meilleur compte que les nôtres. Le livre anglais, cartonné, est à un prix modeste et foisonne. Quant aux magazines illustrés, ils sont innombrables. Or, j'ai partout constaté, même en Allemagne rhénane, un très vif désir de connaître nos ouvrages les plus récents, et tout spécialement ceux qui ont trait à la guerre dont on sait encore si peu de chose. D'autre part, en France même, tout un public nouveau réclame des livres. C'est un fait constaté que le temps de la guerre a été favorable à la lecture, a laissé un grand appétit de lecture. Ce rayonnement exceptionnel de l'esprit français après la victoire, chez nous et hors de nos frontières, risquerons-nous de le voir peu à peu décroître et s'éteindre faute de moyens matériels ?

Les journaux, les revues se sont préoccupés de la question. Elle est d'une gravité exceptionnelle. Tout récemment, M. Georges Lecomte l'étudiait dans *La Revue des Deux Mondes* et M. Fernand Roches dans *Le Correspondant*. M. Georges Lecomte a longtemps présidé, et présidera sans doute encore aux destinées de la société des gens de lettres. Tout ce qui intéresse la propagande du génie français le passionne. M. Fernand Roches a montré dans les services d'édition une compétence rare, et son information est rigoureuse. Tous deux s'accordent pour déplorer la triste rencontre de ces difficultés matérielles et du temps le plus favorable à la diffusion de nos livres, de nos revues, de notre pensée et de notre art. Il y a là un péril qu'il importe de conjurer. C'est aider, sinon à le conjurer, du moins à l'éclaircir, que d'en signaler l'importance.

Nos maisons d'édition sont paralysées par la crise du papier. C'est le principal obstacle. Nous rechercherons ses causes : Le prix du papier a subi, depuis 1914, une hausse fantastique. De 40 à 60 francs les 100 kilogrammes pour les volumes du format de l'ancien 3.50, il s'est élevé à 200 et 250 francs, puis à 275 et 300 francs. De là, une hausse du prix du livre qui n'a cependant pas suivi, il s'en faut de beaucoup, cette rapidité d'ascension. En outre, même à ces prix élevés, le papier est rare. La plupart des maisons d'édition doivent renoncer aux réimpressions, d'un débit même régulier, mais trop lent, et à l'impression des volumes nouveaux d'un débit difficile. Le roman, le livre d'histoire, les volumes d'économie politique se défendent encore. Mais l'ouvrage d'érudition, de haute critique, de philosophie, de philologie, de science pure ne trouve plus d'écoulement. On voit combien la pensée française est menacée.

Pourquoi sommes-nous seuls dans le monde, ou presque seuls à manquer de papier ? Un système de douane prohibitif nous a empêchés de nous fournir à l'étranger. M. Georges Lecomte s'élève avec juste raison contre ce régime douanier. Sous le prétexte de protéger les 30.000 ouvriers des fabriques de papier, on risque de porter un préjudice mortel aux 475.000 ouvriers de l'édition, de l'imprimerie et de la librairie auxquels il conviendrait d'adjoindre les quelques milliers d'écrivains dont la production risque d'être tarie et dont la condi-

tion est peut-être la seule à n'avoir reçu aucune amélioration depuis que la cherté de la vie est venue si cruellement compliquer l'existence des travailleurs. Il est une autre raison plus décisive encore. Du moment qu'il y va de l'influence française, de la propagande française, toutes autres considérations économiques doivent s'effacer. Car il faut être le plus borné des primaires pour ne pas comprendre que la pensée française précède, prépare, assure l'essor matériel français. Il y a un lien étroit entre le développement intellectuel d'un pays et son développement économique. La plus belle histoire n'existe que si on la connaît. « Le livre, écrit dans *Le Correspondant*, M. Fernand Roches, est une arme dans la lutte économique et l'édition est l'industrie la plus nécessaire à l'essor économique général du pays. Il faut, à tout prix, que dans le monde des affaires, on se mette cela dans la tête. Il faut que nos industriels et commerçants exportateurs sachent que la littérature française leur fait, indirectement sans doute, mais pratiquement gagner le l'argent. A l'étranger, le livre prépare le terrain, ouvre les portes, crée des ambiances, conserve les amitiés, développe notre crédit... Les prédominances économiques ne peuvent être que consécutives aux conquêtes spirituelles et morales ».

Cependant la barrière douanière aurait pu être renversée, si la question du change n'était venue la consolider. Nous aurions pu, l'an dernier encore, nous fournir de pâte à papier à l'étranger. Nous n'avons pas su prévoir la crise actuelle et nous approvisionner. Aujourd'hui, nous ne le pouvons plus. Cette pâte à papier, triplée de prix par le change, nous reviendrait trop cher.

La question du papier est elle-même tributaire de la question des transports. Au fond, cette question des transports est la base de toutes nos difficultés. Nous n'avons pas de bateaux, pas de canaux, un matériel de chemin de fer vieux et insuffisant, des prix de transit trop élevés. Avant toutes choses, il nous faut construire ou acheter locomotives, wagons, bâtiments. Pour nos usines, il nous faut du charbon. Pour avoir du charbon, il nous faut des moyens de transport. Et nous tournons dans ce cercle comme des chevaux dans un manège, et l'on s'aperçoit que cet art si décrié de la politique est au contraire l'art de prévoir et de préparer, est le premier de tous puisqu'il leur permet à tous de se développer.

Qu'avons-nous fait avant la guerre pour notre marine marchande, pour notre canalisation intérieure ? Avec notre système de ministères à court terme, de stériles discussions parlementaires, nous avons vécu au jour le jour quand pour administrer une grande nation il faut l'exécution continue de plans à longue échéance. Quel était donc le roi qui réclamait pour premier ministre un conservateur des forêts, et comme on lui en demandait la raison, il la donna : « C'est, dit-il, qu'un conservateur des forêts aménage son domaine pour une période d'au moins cinquante ans. Il en doit être de même d'un royaume. » Nous avons eu, nous, des administrateurs pour trimestres ou semestres, les meilleurs pour des baux d'un an. Faut-il croire ce que dit M. Charles Maurras tous les jours que le régime démocratique est peu propre à faire de bonne politique ? Une bonne politique réclame un gouvernement qui dure, qui voit de loin et qui voit loin, et qui exécute patiemment son programme d'amélioration.

La crise du papier est venue se compliquer d'une crise ouvrière. Avant la guerre, le typographe avait une situation quasi privilégiée. C'était un artisan qui, après l'apprentissage, était justement fier de son mérite et de ses prérogatives. Or, il a vu les autres corps de métier, grâce aux industries de guerre, peu à peu le dépasser dans leur rétribution. « Par leur formation et le genre de leur travail, explique fort bien M. Georges Lecomte, le typographe et l'imprimeur ont toujours constitué une élite ouvrière. Ils en éprouvent de la fierté. Jusqu'à la guerre, leur salaire était facilement supérieur à ceux des autres corporations. Depuis 1914, le triomphe de la métallurgie, plus immédiatement utile à la victoire, les a déposés de ce privi-

lège justifié. Ils ont vu soudain de simples manœuvres, des gens sans métier gagner plus qu'eux. Leur amour-propre qui en souffrait les a rendus plus sensibles aux tourments de la vie chère. Pour vivre et élever leur famille conformément à leur situation dans le monde des travailleurs, ils ont réclamé des augmentations successives de salaire. Et les ouvriers des autres professions du Livre ont bénéficié de leurs revendications ». On ne saurait mieux dire. Mais je demeure persuadé qu'on a compliqué ce problème de la vie chère. On n'aperçoit généralement que les revendications ouvrières — et c'est vrai que les travailleurs intellectuels sont bien souvent plus frappés et ne se plaignent pas — et l'on ne voit pas la marée montante des fortunes trop vite acquises par les intermédiaires. On me cite tel boucher, tel épicier de village — vous entendez bien, de village et non de ville — qui se retirent après deux ou trois ans ayant fait leur magot. Il y a une part d'artifice dans la montée des prix. Elle profite trop à quelques-uns et ce n'est pas à l'ouvrier.

La hausse de la main-d'œuvre ne serait peut-être pas un si grand mal si elle correspondait à un rendement supérieur du travail. Mais la journée de huit heures est venue compliquer le problème et peut-être ne le compliquerait-elle pas tellement si l'ouvrier français, le plus intelligent et le plus adroit, voulait se donner la peine de travailler bien et vite. La France ne peut se tirer d'affaire, dans la bataille économique qui a succédé à la lutte militaire, que par un accroissement de production. Il faut que chacun se prête à cet accroissement de production. Le paysan s'y est mis d'autant plus volontiers que la terre est devenue une admirable nourricière : il ne mesure pas sa peine et ne craint pas la sueur. Il faudrait que l'ouvrier prit goût à son travail, s'intéressât à l'industrie qui l'emploie. Serait-ce si difficile de l'y intéresser ? Un typographe qui imprime un livre ou une revue contribue à une œuvre dont l'importance doit le grandir lui-même. Il est associé à la diffusion de l'esprit français. Il y collabore, il y apporte ses services. Qui donc fera comprendre à chacun la beauté du travail volontairement accompli ? L'un des meilleurs résultats de nos difficultés actuelles aura été de porter un coup décisif à l'oisiveté. Les parasites, aujourd'hui, ne peuvent plus vivre. Il n'y a plus personne en marge de la société. Chacun apporte son effort à la collectivité. Mais l'ouvrier ne sait pas encore, ou plutôt ne sait plus toute la noblesse du travail.

Enfin il est hors de doute que cette question du livre français doit préoccuper l'État. J'ai eu l'occasion, pendant la guerre, de connaître dans ses détails l'organisation de la propagande allemande, au grand quartier général d'Hindenburg et de Ludendorff et au Ministère de la guerre à Berlin. Ce service comprenait un nombre incroyable d'officiers, tandis que notre section au Grand Quartier Général français était si réduite et pour son petit nombre, multipliait cependant les efforts. Le haut Commandement en réglait minutieusement le fonctionnement soit dans la zone des Armées, soit à l'intérieur où l'on dirigeait l'opinion publique, soit dans les pays de l'Entente et les pays neutres, et par ceux-ci on ne manquait pas d'essayer de pénétrer jusqu'en France ou chez nos Alliés. Cette propagande allemande n'a pas cessé avec l'armistice, ni avec la paix. Elle continue de faire ou de vouloir faire l'opinion dans le monde entier, et par tous les moyens, y compris le bluff et le mensonge. Pour nous, qui avons terminé la guerre en Allemagne Rhénane et qui avons constaté sur place les exagérations ou les inventions de la presse allemande, nous ne sommes point crédules aux agitations de la Ruhr et nous demeurons sceptiques sur toutes les nouvelles dont le Gouvernement allemand se sert pour donner des entorses au traité. Mais si l'on veut maintenir à la France le rang que lui a donné la Victoire de ses armes, il faut qu'elle ait à son service l'indispensable véhicule de la puissance spirituelle : le papier.

Henry BORDEAUX.



LA DERNIÈRE SÉANCE DE LA HAUTE COUR (23 Avril 1920). — M^e Demange proteste contre l'article 78 du Code Pénal, appliqué à M. Caillaux.

M. CAILLAUX EST LIBRE

A peine condamné, M. Caillaux est remis en liberté. Cette situation juridique un peu paradoxale s'explique fort bien, puisque l'ancien président ayant purgé préventivement sa peine en cellule, bénéficie de la réduction légale du quart. De ce fait il aurait été maintenu prisonnier neuf jours de trop. Il a ainsi dans le jargon pénitentiaire fait du « rabiot ». M. Caillaux n'aura pas eu trop à souffrir de cette prolongation de détention, sa cellule de Neuilly, avec fleurs, billard, et tout le confort moderne rappelant de très loin l'antique paille humide des cachots.

Libéré, l'ancien président du Conseil demeurera un interaît de séjour privé de plus pendant dix ans de ses droits civils et politiques.

Nanti de ce nouveau statut, M. Caillaux se verra interdits les départements de la Seine, Seine-et-



M^e Moro-Giafferi annonce le verdict aux journalistes.



L'arrivée de M. Caillaux au Sénat.

Oise, Seine-et-Marne, les villes de Lyon et Vichy et les régions frontières.

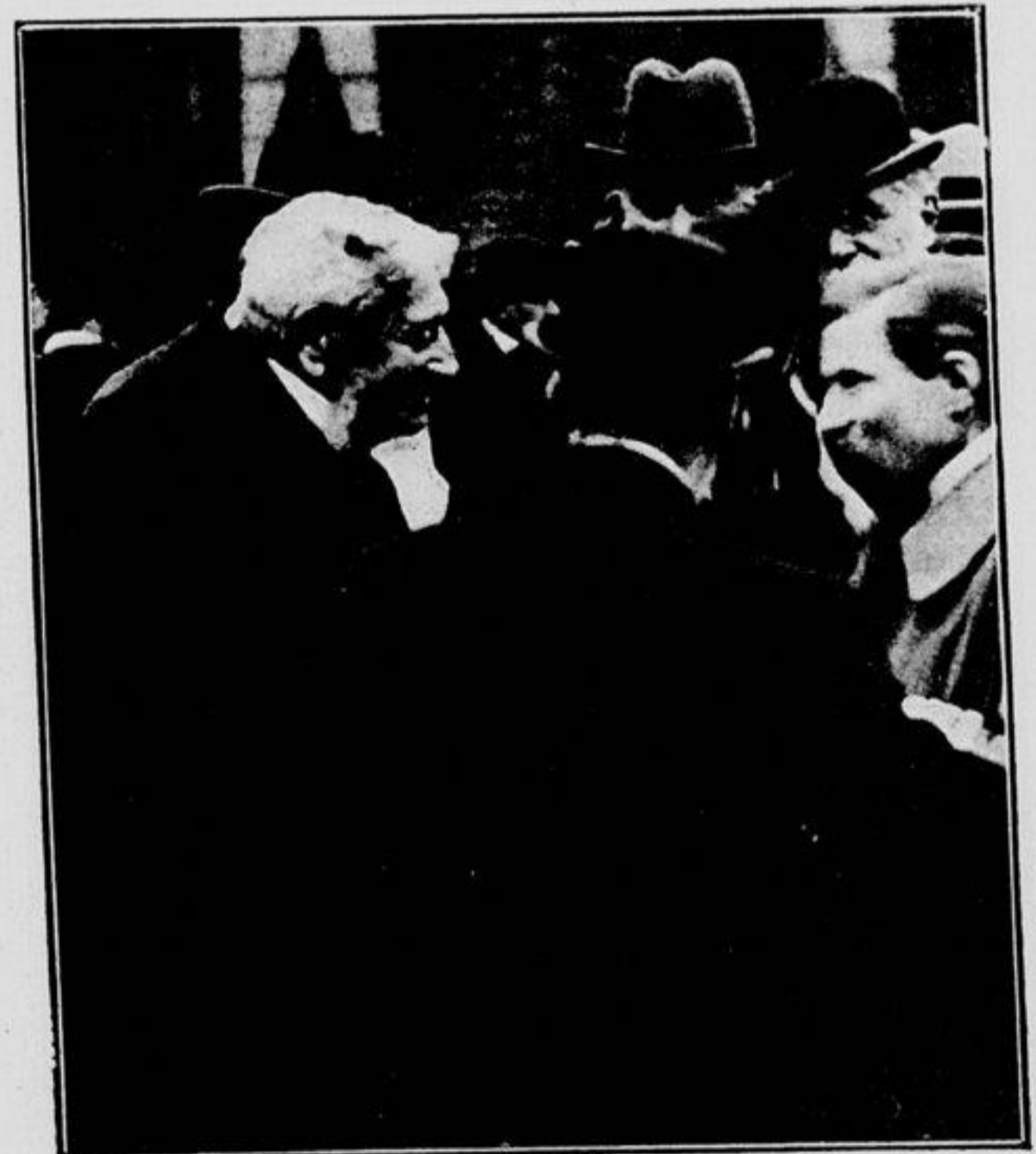
C'est à Mamers qu'il ira se fixer auprès de ses anciens électeurs. Dix ans durant il ne pourra ni voter, ni occuper des fonctions publiques, ni être témoin en justice.

La Haute Cour, en Chambre du conseil, avait écarté le crime de trahison et s'était refusé à appliquer l'article 77 du Code pénal à l'ancien Président.

Restait l'article 78, dont tout le monde parle et que peu de gens connaissent. Par une ironie un peu amère, c'est M^e Demange, lui-même, qui en rappela les termes légaux et permit aux sénateurs de trouver le support juridique de la peine. Il n'a pas été possible à M^e Demange de démontrer que l'article 77 était inapplicable à son client. — il a parlé, mais trop tard, après la lecture de l'arrêt.

Voici les termes mêmes de l'article 78 :

Art. 78. — Si la correspondance avec les sujets d'une puissance ennemie, sans avoir pour objet l'un des crimes énoncés en l'article précédent, a néanmoins eu pour résultat de fournir aux ennemis des instructions nuisibles à la situation militaire ou politique de la France ou de ses alliés, ceux qui auront entretenu cette correspondance seront punis de la détention sans préjudice de plus forte peine, dans le cas où ces instructions auraient été la suite d'un concert constituant un fait d'espionnage.



A sa sortie, M^e Demange est vivement interviewé.



Croquis d'audience par Paul CHABRIER. — De gauche à droite : MM. Lescouvé, Mornet, Moutet et Regnault.

Bien que l'éminent avocat n'ait pu, comme il l'aurait voulu, défendre M. Caillaux contre des dispositions aussi précises, sa voix émue n'en aura pas moins valu à l'ancien président l'indulgence de la Haute Cour. Des sénateurs exigèrent le maximum de la peine, soit cinq ans de prison. La conviction et l'émotion de M^e Demange adoucirent leur verdict.

Les entretiens avec les suspects italiens, les lettres trouvées dans le coffre-fort de Florence, tombaient aussi sous le coup de la loi. Le concert constituant le fait d'espionnage demeura écarté. Il fut relevé, à l'encontre de M. Caillaux, une faute très grave, une *culpa gravissima*, qui, aux yeux des membres de la Haute-Cour, ne pouvait rester impunie.



M. Caillaux, libre et entouré de ses amis, quitte la maison de santé.

Les peines accessoires de la dégradation civile et de l'interdiction de séjour aggravent la situation de M. Caillaux. Son activité parlementaire est désormais bornée.

C'est à Neuilly que s'accomplirent les dernières formalités précédant la libération définitive.

L'administration pénitentiaire évita à M. Caillaux la cérémonie de la levée d'érou à la Santé.

Les magistrats allèrent, cette fois, au devant du libéré. Le greffier de la Haute Cour, M. Bonet-Maury, lut à M. Caillaux l'arrêt prononcé par le Sénat. Ce fut ensuite M. Faralicq, le distingué commissaire aux délégations judiciaires, qui fit connaître au pensionnaire de Neuilly l'ordre de mise en liberté et l'arrêté d'interdiction de séjour.

M. Caillaux prit congé de son partenaire au billard, du docteur Devaux, de l'inspecteur de police discret attaché à sa personne et regagna dans sa luxueuse limousine son domicile rue Alphonse de Neuville.

Avant de se rendre à Mamers, M. Caillaux se fera arranger une molaire. Pendant son incarcération, pas un dentiste ne fut mis à sa disposition par l'administration ; M. Caillaux lui en gardera certainement une dent.



M^e Moutet explique aux journalistes les termes de la loi.



M. et M^{me} Caillaux, dans leur limousine, regagnent Neuilly.

LA CONFÉRENCE DE SAN-REMO A TERMINÉ SES TRAVAUX

Après avoir failli divorcer, puis après une courte période de mésentente cordiale, les délégués alliés, dans le cadre enchanteur de San-Remo, ont contracté un superbe mariage de raison.

Tout à coup, l'accord s'est fait aussi complet que possible ; les questions les plus épineuses furent réglées sans effort : le sort de la Turquie, l'accord italo-yougo-slave et les affaires d'Allemagne.

Cette harmonieuse entente s'est traduite par une déclaration décisive aux Allemands, qui devront désormais exécuter loyalement les engagements qu'ils ont souscrits, s'ils veulent reprendre leur place dans le monde.

Il fut ensuite décidé sur la demande de M. Hymans, délégué belge, que le prochain Conseil se tiendrait le 25 mai à Spa.

Les délégués voyagent beaucoup ; les voyages, on le voit,

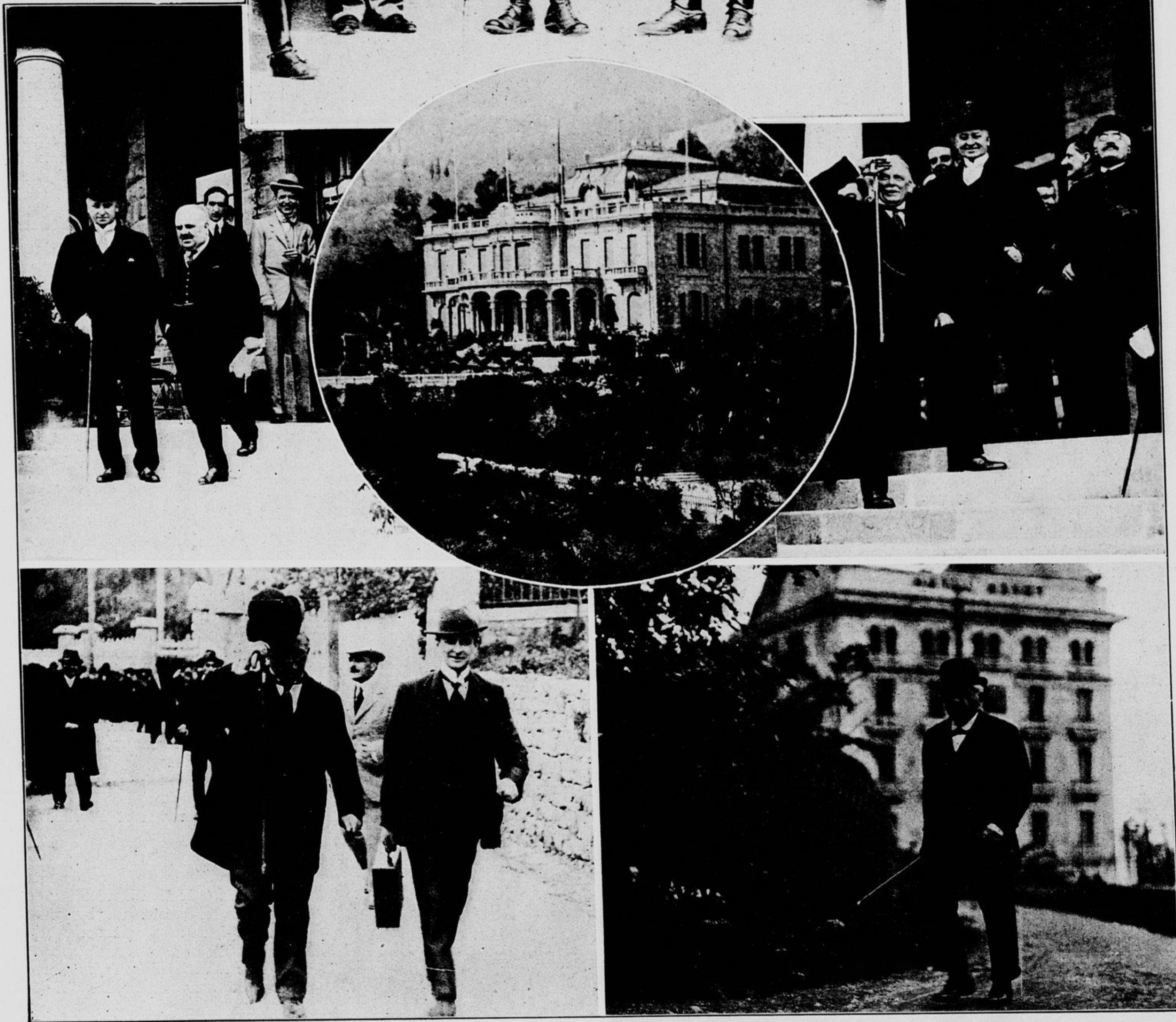


ne forment pas que la jeunesse. Ne désespérons pas d'un Congrès tenu à New-York.

A Spa, où durant les hostilités le Kaiser avait pompeusement établi son grand quartier général, le chancelier allemand viendra modestement participer aux délibérations des alliés, après leur avoir sagement fait connaître les propositions de désarmement et d'indemnités raisonnables.

Il reste bien précisé que l'Entente n'a nullement la pensée d'annexer les territoires qu'elle occupe où qu'elle pourrait occuper encore dans l'avenir, et qu'elle n'a pas l'intention d'imposer aux vaincus une interprétation trop étroite du traité.

MM. Nitti, Lloyd George et Millerand ont cette fois coupé définitivement les ailes de l'aigle allemand que l'on croyait mort et qui sournoisement essayait de reprendre ses vols.



En haut : La Mission Militaire Interalliée. — Au centre, à gauche : M. Nitti ; au milieu : La villa Devachan ; à droite : M. Lloyd George, lord Curzon, M. Millerand. — En bas : Le Premier anglais et le Premier français quittent la Conférence.

LES NOUVELLES SALLES DU LOUVRE

A la mort du baron Schlichting, conseiller d'État du Tsar en 1914, sa collection a passé de son Hôtel du quai Debilly, au Musée du Louvre.

Quelques pièces essentielles ou fameuses furent exposées en 1919 dans la salle des acquisitions nouvelles, mais, pour la première fois, au lendemain de l'inauguration officielle, le 8 mai, nous la verrons tout entière. La longue salle qui lui est réservée au Pavillon de Flore, sera ornée et meublée un peu à la façon d'une Galerie particulière, puisque cette collection riche par le nombre et la diversité, se compose de peintures, de sculptures, de meubles, d'objets d'art et d'un remarquable ensemble de boîtes à miniature.

Au milieu de cent œuvres de peintures et de dessins, dont beaucoup sont réputés pour leur valeur propre, et gagnent encore en renom pour avoir été la propriété d'amateurs fameux ou magnifiques, le chef-d'œuvre incontesté est un Rubens. Le maître d'Anvers y figura, avec une rondeur flamande, une scène de mythologie : *Ixion* courtise une Héra composée de nuées par Zeus jaloux, tandis que la véritable Héra s'enfuit. Parmi les meilleurs Rubens du Louvre, qui ne sont pas seulement de prestigieuses décorations, celui-là occupera un noble rang.

Autour de cette œuvre capitale tous les pays et toutes les époques sont plus ou moins représentés. Je ne puis indiquer ici que les toiles principales.

Les Vénitiens sont nombreux. De Cima de Conegliano, une *Vierge* montre un visage au pur ovale, sur le fond habituel de paysage, le *villagenatal* du peintre. L'élève de Bellini, moins séduisant que son maître, peint comme lui avec les beaux rouges et bleus traditionnels à Venise.

Un portrait de femme ample et blonde de ce blond Vénitien dont le secret était le simple artifice, est attribué à Palma le Vieux. Une *Vierge* tenant son enfant sur le genou, offre avec la *Sainte Anne* quelques ressemblances qui l'ont fait longtemps attribuer à Léonard de Vinci. On a prétendu même qu'elle avait été peinte pour Louis XII qui avait commandé « certain petit tableau de Notre-Dame ou autre ». Au revers du tableau on lit ces mots : « Donné par le pape Benoît XIII au cardinal de Polignac », puis la mention : « Cabinet du Roy » le cardinal l'ayant légué sans doute au roi.

Un portrait d'homme âgé, revêtu de son armure, et debout devant une mer où sa flotte évolue, a été nommé l'amiral Andréa Doria, et n'est que Vincenzo Capello ; c'est une œuvre de Titien, du Titien vieilli peinte dans une tonalité grise, mais c'est un beau portrait.

Enfin, un de ces tableaux ronds, que l'Italie nommait un « tondo », représente une scène

mythologique du Sodoma, ce lombard sévère un peu, mais vigoureux.

La Flandre, qui a fourni l'œuvre capitale de la collection, y compte encore un autre Rubens, un portrait de sa belle-sœur Suzanne Fourment,

qui n'a pas la qualité de *Ixion* et n'est qu'un agréable profil.

De l'École Hollandaise deux œuvres sont pleines d'intérêt. Un Franz Hals, que posséda la princesse Mathilde : *Le Peintre ambulante* nous fait oublier un peu les magistrales mais monotones séries d'archers de Haarlem. C'est une œuvre de genre adroite et libre.

Et la collection Schlichting a révélé une élève de Franz Hals, dont les œuvres ont porté jusqu'ici la signature du maître. La *Joyeuse partie* de Judith Leyster témoigne des qualités personnelles et de la verve de cette femme peintre dont une autre œuvre est identifiée au Musée de La Haye, tandis que les excellents portraits bourgeois de Verspronck nous ramènent dans la copieuse et paisible famille hollandaise.

Dans la variété de ses choix, le baron Schlichting témoigne d'un goût heureux pour l'école française du XVIII^e siècle. Un petit portrait du Régent, assez sûrement attribué à Largillière, donne de cette époque une image plaisante. Sous sa perruque, héritage du Grand Roi, le duc d'Orléans est vêtu simplement en dieu, en dieu des « routés ».

Roslin, ce suédois, de Malmoe, si parfaitement naturalisé parisien, nous a laissé de l'archiduchesse de Parme un portrait charmant, paré et fin, qui fera pendant à un autre portrait exquis, celui de la princesse de Condé, Elisabeth de Rohan-Soubise morte à 23 ans et que Louis XV nommait « l'aimable sainte ». Drouais nous a laissé d'elle une image fraîche et jeune dans le bleu tendre de ses rubans et de sa robe.

Greuze est ici, toujours sensible et moralisateur ; mais la grande composition que lui avait commandée l'Impératrice de Russie, où l'on voit *l'Innocence entraînée par les amours et suivie par le repentir*, le rapproche des grands maîtres. Deux menues esquisses, des *Amours*, et le *Songe d'Amour* de Fragonard attestent son coloris inimitable et la *Tête de femme*, de Nattier est l'un des pastels où la délicatesse et la vérité de ce portraitiste français contribuent à élever l'art délicieux de la Rosalba Carriera où La Tour triompha.

Il faut noter encore une admirable esquisse *Le Zéphir*, de Prud'hon, étude pour le tableau qui figura dans les collections Sommariva et Péreire.

**

La sculpture italienne compte dans la collection Schlichting de petites œuvres : un bas-relief arrondi, en marbre, du XVI^e siècle, où s'affrontent ingénument *Jésus et Saint Jean enfants*, une rare épreuve en bronze, *l'Enlèvement d'une Sabine*, par Jean Bologne, et une statue plus importante, éphèbe ou dieu des fontaines que l'incertitude des



« Jésus et Saint Jean enfants ». Ecole italienne du XVI^e siècle.



J. M. NATTIER. — « Tête de femme ».



LARGILLIÈRE. — " Le Régent ".



PAJOU. — " Mercure ".



F. H. DROUAIS. — " Princesse de Condé ".

savants attribua successivement à Sansovino, à la jeunesse de Michel Ange, au père du Bernin et qui reste une belle œuvre du milieu du xvi^e siècle. Devant ce héros orphelin, se dresse un *Mercure*, un peu académique, signé de Pajou. Il est entouré des attributs du commerce, un caducée, un sac contenant de l'or sans doute et un ballot ! Ce nu savant et un peu froid, commandé par l'abbé Terray, rentre au Louvre car après avoir figuré au Salon de 1777, il fut exposé « dans l'atelier de l'auteur, cour du Vieux Louvre », en 1779. On raconte qu'il orna le jardin du Luxembourg, d'où il disparut sous la Révolution.

A la petite sculpture du xviii^e, français le baron Schlichting doit encore deux bronzes aimables de Falconnet, un « Eros approchant une flèche de sa torche enflammée, et le Monument de la Grande Catherine.

Ces bronzes ont trouvé leur place naturelle sur les beaux meubles de la collection.

Ils y sont entourés de candélabres Louis XVI, choisis parmi les plus élégants. Ils y alternent avec des pendules ciselées, par les meilleurs artisans du xviii^e siècle. Parmi ces meubles le bureau à cylindre qui appartient à Catherine de Russie, sans doute sort de l'atelier de David Roentgen, offre de riches rosaces, un ovale de fleurs et de rayons, et des compartiments réguliers de Marguerite. Le lourd bureau vaut-il la commode Régence aux larges ciselures et surtout la commode Louis XV, qu'on a parfois attribuée à Cressent, « où le métal plié habilement déploie ses lignes onduleuses sans masquer le bois précieux » ?

En parcourant la riche Galerie Schlichting, il conviendra de s'arrêter longuement devant les vitrines où sont disposées les 170 « boîtes » à miniatures qui composent une

collection unique. La mode de ces boîtes régna si bien au xviii^e siècle que le Prince de Condé en mourant laissa 800 tabatières. Tout gentilhomme en possédait une au moins pour chaque saison et les plus élégants en chan-

geaient chaque jour. Les médaillons en décors émaillés étaient signés Demailly, Petitot, les miniatures Lavreince, les sujets en étaient empruntés à Teniers parfois, plus souvent à Watteau, Greuze ou Boucher. Parmi les ciselures, les orfèvres enchâssaient des perles fines, des roses, des émaux. L'une des boîtes célèbres de la collection Schlichting figure une corbeille d'où semblent déborder, émaillés par De Neuilly, des fruits qui ornent le couvercle. Elle fut offerte en 1796 par Catherine II, à Léon Warischkine. Deux autres boîtes de style Louis XV ont été probablement fabriquées pour Frédéric II. L'une est émaillée de fleurs et de fruits sur fond vert quadrillé. Elle a fait partie des collections du prince Demidoff. La seconde où se voient sur le couvercle et les côtés, des femmes empruntées à Boucher, jouant parmi des cygnes et des fleurs, est enrichie de rinceaux d'émail bleu foncé sur fond d'or guilloché d'éventails. Elle est du graveur émailleur Chodowiecki. Une autre encore, émaillée en plein, est ornée de médaillons en grisaille d'un effet charmant au milieu de guirlande de fleurs. L'une de ces boîtes a figuré dans la corbeille de la duchesse de Bourgogne, une autre, dont la gorge est sertie de diamants, dut appartenir à Louis XV, une autre à George V d'Angleterre. Elles sont doublement précieuses.

Ainsi la galerie nouvelle du Louvre ajoute au vieux Musée une richesse dont on ne sait si elle est plus grande par le passé dont elle nous apporte un témoignage sensible, ou par la qualité des œuvres que réalisèrent des créateurs puissants ou délicats.



Commode Louis XV, applications de bronze, attribuée à Cressent. — Pendule et candélabres Louis XIV.

Henri VERNE.



Cette année le Printemps a été particulièrement prodigue de fleurs.



Retour joyeux et fleuri, après une bonne journée de campagne.



Choisissez, Madame, tulipes, aubépines, roses ou œillets ?



La voiture à âne est très appréciée au Luxembourg.



Réduction du célèbre bois de F. Morin, gravé par H. Linton. — Collection du Monde Illustré.



Un petit commerce encore très florissant.



Les petits bateaux qui vont sur l'eau.



M^e Aliboron a toujours l'oreille des enfants.

MAI

Comme une jeune épousée, la terre revêt sa parure blanche en se couvrant de muguet parfumés, pour célébrer son hyménée avec le printemps, que Mai fait épanouir. Les couples joyeux s'empressent de gagner les grands bois et les allées aux teintes vert tendre; les marchandes de fleurs ne gardent pas longtemps auprès d'elles leur parterre enchanteur de tulipes, d'œillets et de roses; dans les jardins, M^e Aliboron promène gravement les bambins heureux de vivre, tandis que le loueur de petits bateaux est abordé par une foule de moussaillons, impatients de voir se gonfler au souffle printanier les voiles blanches d'une flotte en miniature. — Naguère aussi, nos aïeux fêtaient le joli Mai; Paris alors se couronnait lui-même de verdure; dans les fourrés touffus, rapins et grisettes faisaient des rêves bleus! sur la butte le grand moulin tournait lentement, caressé par la brise parfumée, et les tendres fiancés grimpaient les coteaux de Montmartre pour approcher plus près encore du ciel pur leur bonheur naissant et leurs douces illusions.

A LOS ANGELES UN ROYAUME DU CINÉMA

D'abord — puisque nous sommes en Amérique — quelques chiffres !

Il y a, aux États-Unis, à l'heure présente, environ vingt-six mille salles de cinéma, dont quelques unes, telles que le *Rialto* et le *Strand*, à New-York, le *Grauman's* à Los Angeles, sont des merveilles d'agencement, de confort, de décoration et contiennent des orgues valant cinq cent mille francs.

Dans ces théâtres, dont il se construit tous les jours de nouveaux, défilent annuellement deux à trois milliards de spectateurs ; et, à leurs guichets, en 1918, on a encaissé un milliard deux cent mille dollars de recettes brutes, soit, au change actuel, environ dix-huit milliards de francs.

Des étoiles comme Mary Pickford, Douglas Fairbanks, Charlie Chaplin gagnent, par an, un à deux millions de dollars.

Un des établissements — non le plus grand — des États-Unis, a utilisé ou consommé, pour cinquante-deux films fabriqués dans l'année : 500.000 mètres linéaires de planches, poutres et lattes ; 12 millions de clous ; cinq mille serrures, charnières et poignées de portes ; 25.000 mètres de papier peint ; 1.500 gallons de peinture ; 400.000 meubles, accessoires et objets divers servant à la mise en scène ; un million d'ampères-heures ; 500.000 mètres de pellicule.

Très fréquemment, pour construire un décor qui ne servira qu'une fois, on dépense dix, quinze, vingt mille dollars. On enco e, lorsqu'on a besoin, par exemple, de figurer un accident de chemin de fer, on va trouver une compagnie, on fait un prix pour l'achat de matériel, locomotives et wagons, plus ou moins usagé, puis on organise une véritable catastrophe, où les dites locomotives et les dits wagons sont *véritablement* démolis.

Et tout à l'avenant.

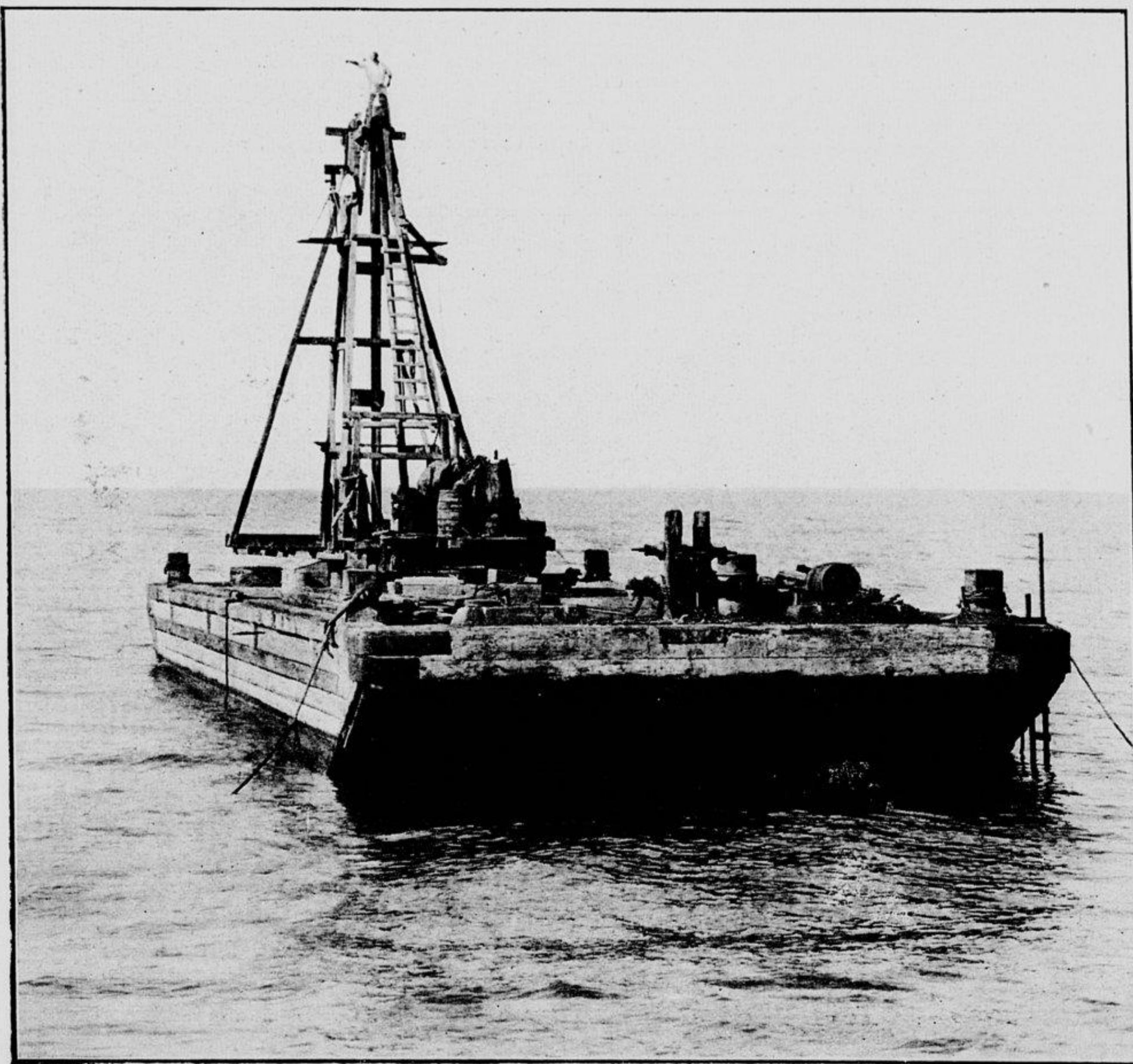
C'est aux « Studios » (nom générique des établissements de production) de Los Angeles en Californie, non loin de la côte du Pacifique et à quatorze heures par voie ferrée de San Francisco, que sont fabriqués actuellement quatre-vingt-dix pour cent des films américains (le reste vient de New-York et, dans de petites proportions, de Chicago).

C'est sans doute, à cause de sa belle lumière et de la fixité de son climat, — un printemps éternel — que Los Angeles et ses alentours a été élue par les metteurs en scène du Nouveau Monde, pour y monter leurs scénarios.

Un autre motif de ce choix est la proximité de la mer, d'îles pittoresques comme Santa-Catalina, des montagnes et des plaines de l'Arizona et du



Deux rois de l'écran et deux amis. — Charlie Chaplin et Max Linder, récemment photographiés à Los Angeles.



Sur la côte du Pacifique : Un metteur en scène fait tourner un épisode maritime.

Texas du Grand Cañon de Californie, des dernières Réserves Indiennes, ce qui permet de pouvoir « tourner », sans trop de frais de déplacement, toutes ces aventures fouguesuses, toutes ces histoires de ranchmen, de cow-boys, de chercheurs d'or et bandits de grand chemin, dont le public yankee se montre toujours si friand.

Et, sûrement, c'est à la vogue du cinéma qu'est due la croissance et la fortune de Los Angeles, qui, en 1890 ne comptait guère que 50.000 habitants, et qui, aujourd'hui, en possède plus de cinq cent mille.

A dire vrai, en tant que ville, Los Angeles ne diffère pas des autres cités américaines. Comme ailleurs, il y a là des maisons à multiples étages, des hôtels à deux mille chambres, un échiquier de rues tracées au cordeau et à angle droit. La particularité la plus frappante de l'endroit, c'est le nombre inouï d'automobiles qui y circulent, ou, plutôt, qui s'y déplacent en procession sans fin : car il faut savoir qu'en Californie les statistiques accusent l'existence d'une automobile par quatre habitants !

C'est aux environs, dans de lointains faubourgs verdoyants et pittoresques — coupés de larges avenues que bordent d'imposants palmiers d'allure tropicale, et que sillonnent des trams extra-rapides, faisant couramment du quatre-vingt-dix à l'heure — que se trouvent les Studios.

Ils se localisent particulièrement dans la banlieue Ouest, appelée Hollywood : c'est là que se trouvent ceux des Famous Players Lasky, du Metro, de Douglas Fairbanks, de Sesse Hampton, de Fox, de Charlie Chaplin, de Robert Brunton.

Ce dernier est un des plus modernes et des mieux agencés.

M. R. Brunton a été, pendant longtemps, le collaborateur intime du grand comédien et metteur en scène anglais Sir Robert Irving ; et dans bien des détails de cette organisation modèle on retrouve l'inspiration d'un tel maître.

Le Studio Brunton comprend dix acres de superficie couverte par les bâtiments permanents, théâtres de prise de vue, ateliers, bureaux ; trente acres utilisés pour les constructions volantes, rues entières de New-York et de Londres, de Paris et de Pékin, de villes de l'Ouest et de l'Est, pagodes hindoues, jardins japonais, minarets persans, patios mexicains, châteaux historiques, palais royaux, quais de gares, docks, cheminées d'usines, ponts de steamers etc., etc. et à moins d'un quart



Un des maîtres de la mise en scène cinématographique, M. Tourneur, et la célèbre vedette Mary Pickford.

d'heure en auto, l'établissement possède un ranch de cinq cents acres, en pleine montagne, avec toutes les variétés imaginables de sites et d'horizons.

Quatorze compagnies peuvent, en même temps, tourner leurs « intérieurs » dans six spacieux théâtres, merveilleusement équipés au point de vue de l'éclairage électrique : à noter que sur les six, il n'y en a qu'un à parois de terre : les autres sont complètement clos. En effet — paradoxe étonnant — dans ce pays de soleil admirable, les metteurs en scène ont, de plus en plus, tendance à user de la lumière artificielle, cela pour des motifs d'ordre... commercial.

Une large avenue, avec des parterres de fleurs, qu'ombragent des palmiers, est bordée de bungalows où se trouvent les loges d'artistes. Une de ces maisons, un peu isolée et noyée dans de la verdure, appartient à Mary Pickford, l'étoile des étoiles, qui travaille presque toujours chez Brunton. C'est également là que le champion du monde Jack Dempsey tourne, pour le compte du Pathé-Exchange de New-York, un grand film à épisodes sensationnels.

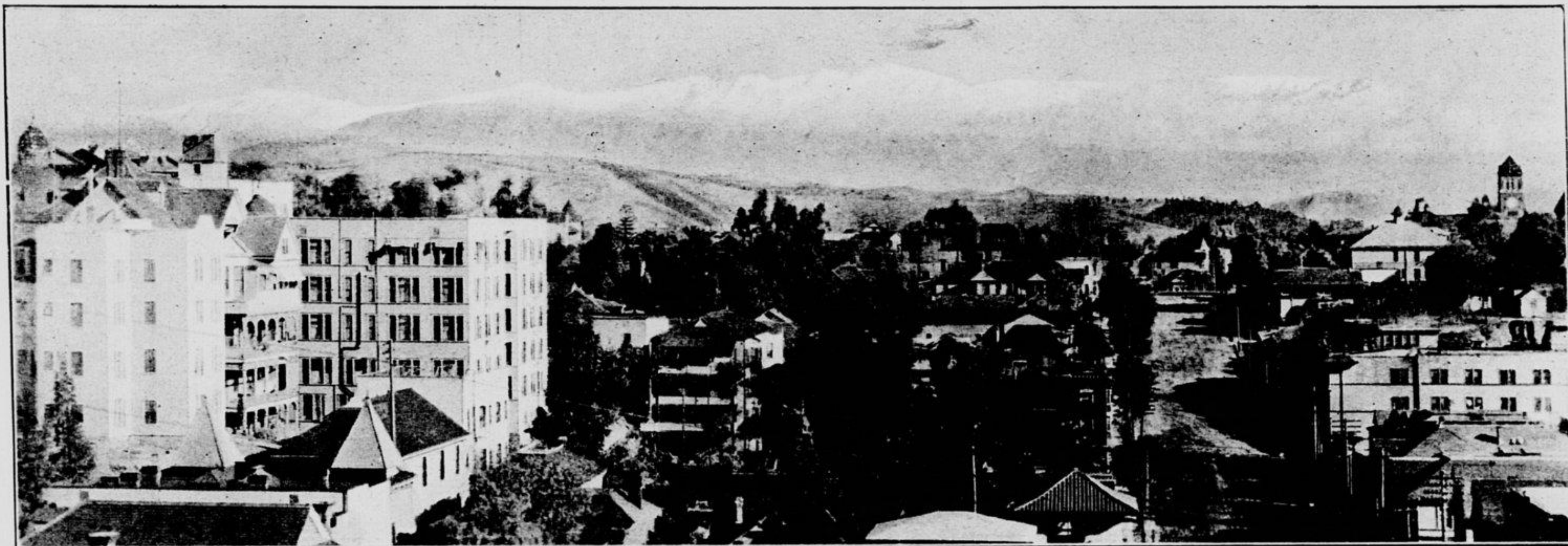
D'immenses magasins-halls à deux étages regorgent de meubles, d'accessoires, d'objets de décoration, d'appareils d'éclairage, fabriqués de toutes pièces, dans les ateliers de menuiserie, d'ébénisterie, de ferronnerie de mécanique et de peinture, annexés à l'établissement, et marchant — bien entendu — à l'électricité, depuis les perceuses et raboteuses jusqu'aux aspirateurs de sciure et de copeaux.

Une section spéciale comprend des groupes électrogènes sur tracteurs, des machines à faire la pluie, le vent, la fumée, la tempête, les tremblements de terre. Et, lorsqu'on arrive chez Brunton — dans le parc d'autos, le garage, et, de ci, de là, le long des allées et des bâtiments — on est tout surpris de voir deux ou trois cents automobiles de toutes dimensions et de toutes marques, qui attendent... On se croirait à une réunion sportive ! Ce sont, simplement, les voitures des artistes, des employés, des ouvriers.

Il y a un bureau de poste, un département de police et de pompiers, une très grande piscine, traversée d'un pont, et où l'on peut exécuter toutes sortes de scènes nautiques, un hall de sports,



Vue panoramique des Studios Brunton, à Los Angeles



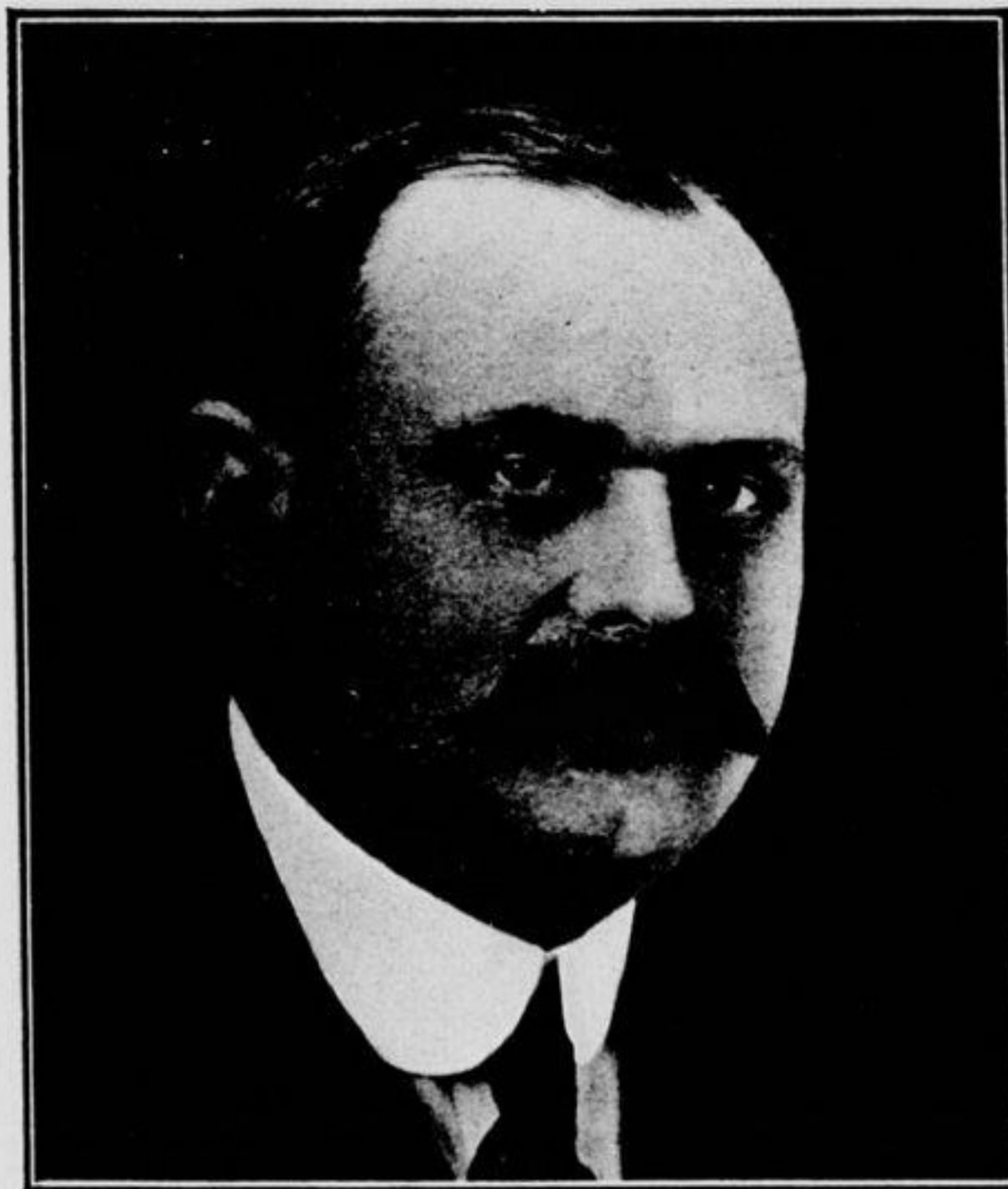
Vue de Los Angeles.

une infirmerie avec une salle d'opérations digne d'un Institut Rockefeller, un vaste restaurant où, pour des prix modiques, on se nourrit parfaitement.

Et l'un des spectacles les plus amusants auxquels on puisse assister chez Brunton, c'est l'heure du déjeuner, dans cet espèce de réfectoire, où étoiles, directeurs, figurants, accessoiristes, chauffeurs, se coudoient et voisinent dans un pêle-mêle vraiment démocratique.

L'on se sert soi-même ; on se nantit, en passant près de casiers *ad-hoc*, d'un ticket, d'un plateau, d'un couvert, d'une serviette ; puis on passe devant un vaste étalage de plats variés, où des maitres-coqs vous délivrent ce qu'on désire, en vous pointant votre ticket de manière à indiquer le chiffre auquel monte votre emplette ; puis l'on paie à la caisse et l'on va s'installer, à telle table qui vous est le plus sympathique.

Les artistes viennent là tout costumés et grimes, et c'est ainsi que des cow-boys aux copieuses buffleteries voisinent avec de magnifiques arabes à burnous, des Mexicains aux moustaches circonflexes coudoient des mandarins en robes de soie ; voici un abbé Louis XV, un fakir hindou ; voici des soldats en uniformes de tous pays, et même de pays qui n'existent pas ; voici des écuyères de haute école, en chapeau melon et en bottes fauves, et des prêtresses grecques en peplum, et des princesses de légendes aux amples toisons d'or... et voilà des accessoiristes, en « combinaison » de toile



M. Paul Brunet, président du Pathé-Exchange de New-York.



Magasin de meubles aux Studios Brunton.

écru, avec leurs marteaux bizarrement accrochés par derrière, à une agrafe de leur ceinture.

Un seul département fait défaut au Studios Brunton, qui se trouvent, en surcroît, à *Universal City* (situé dans la montagne, au nord de Hollywood) et chez *Seelig*, (du côté de Pasadena). C'est une ménagerie !

Seelig notamment, s'est fait une spécialité des films avec bêtes féroces, (très goûtés aux États-Unis) et entretient, à grand frais et dans un magnifique décor naturel parmi les palmiers et les parterres fleuris, toutes les variétés d'animaux connus, depuis les lions, les ours et les panthères jusqu'aux singes et aux ouistitis, en passant par les oiseaux de paradis, les poissons rouges et les alligators !

Une des curiosités d'Universal-City, est un énorme éléphant qui — énonce-t-on d'une voix admirative — « a déjà tué cinq personnes » et lequel demeure constamment enchaîné par un pied dans un anneau scellé aux dalles de son hangar. Après tout c'est peut-être à cause de cela qu'il est devenu si féroce, l'histoire ne disant pas si cette précaution est une cause ou un effet.

C'est à Universal-City, que travaille actuellement M. Tourneur, l'acteur français, devenu un des premiers metteurs en scène des États-Unis, situation qu'il partage avec Griffiths, avec Cecie B. de Mille (que seconde admirablement Miss Macpherson, une « scénariste » idéale), avec Thomas Innes, avec trois autres français : Capellani, Chautard, et Léonce Perret l'auteur des « Étoiles de Gloire » et de « Lafayette, nous voici » deux films de propagande, exécutés pendant la guerre, et qui ont obtenu en Amérique le plus légitime succès.

Sur ce chapitre de l'influence française, ces notes, si succinctes soient elles, seraient trop incomplètes si nous ne signalions pas l'inappréciable concours qu'apportent, à la Propagande officielle française, l'institution des « Nouvelles Cinématographiques Pathé », distribuées sous les auspices actifs et éclairés de M. Paul Brunet (le président du « Pathé-Exchange » de New-York), dans six mille théâtres de l'Amérique, avec changement de programme deux fois par semaine, et qui se déroulent en moyenne devant quinze millions de spectateurs hebdomadairement !

Il y aurait toute une étude à consacrer aux « trucs » cinématographiques, tous plus étourdissants les uns que les autres, et qu'inventent chaque jour les producteurs yankees dans ce besoin national de faire constamment « de plus en plus fort ».

Citons-en un, entre mille, assez plaisant : Un directeur, pour une de ses bandes, avait besoin de montrer, dans les rues d'une ville, une foule agitée par l'annonce d'un événement sensationnel et peu agréable au public.

Voici comment il s'y prit, pour arriver à ses fins, (tout en s'épargnant les frais d'une figuration qui, en aucun cas, n'aurait donné une impression de réalisme aussi intense) : ayant embusqué, aux bons endroits, un certain nombre d'opérateurs, il lança, vers midi, sur les trottoirs, une nuée de boys, porteurs de feuilles volantes, imprimées pour la circonstance, et annonçant en manchette, avec des lettres énormes, que... « l'Angleterre venait de déclarer la guerre à l'Amérique ! »... On s'imaginait l'effet, les figures haineuses et la gesticulation des passants... Pendant ce temps les opérateurs tournaient la manivelle.

Un peu plus tard, on s'aperçut que c'était un bluff. Les autorités s'enquirent, firent une enquête ; on parla de poursuivre l'auteur de cette farce... Mais ce sont des choses qui s'arrangent ; et, en attendant le tour était joué, et bien joué.

Valentin MANDELSTAMM.



Le village de Doorn, qui va servir désormais de retraite à Guillaume II en exil.

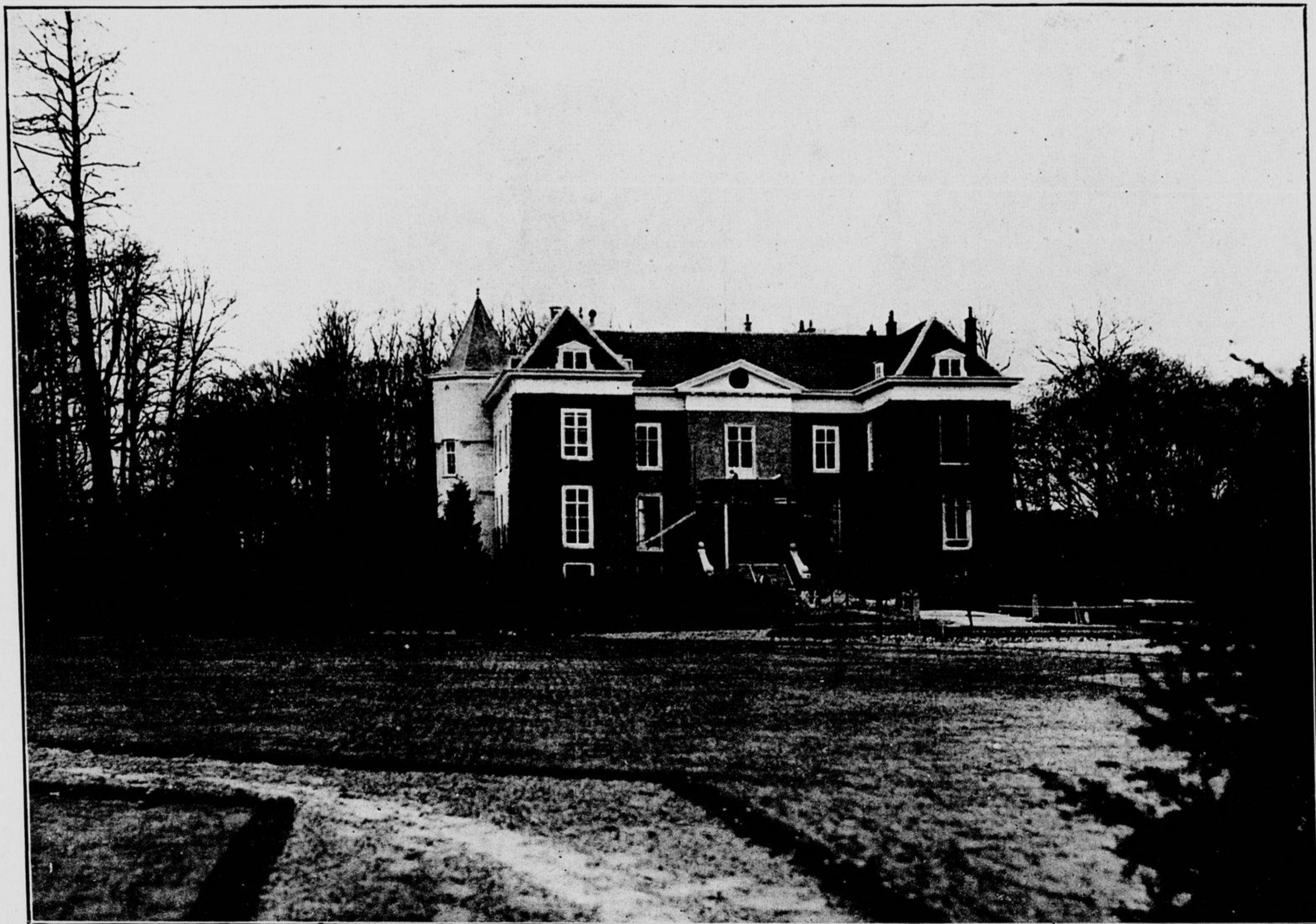
LE SORT DE GUILLAUME II

La Hollande s'est refusée à l'extradition de Guillaume II ; les Alliés se sont inclinés, jugeant qu'ils étaient satisfaits par des promesses de surveillance rigoureuse.

Amerongen n'offrait pas au gouvernement de la reine Wilhelmine les garanties de sécurité dont l'Entente devait se contenter ; un arrêté royal précisa, voilà bientôt un mois, une zone dans la province d'Utrecht, où l'ex-kaiser fixerait sa résidence ; dans le territoire qui lui était ainsi imposé, Guillaume acheta une propriété : Doorn-Huis, aux lisières du petit village de Doorn.

Le coup d'Etat militaire allemand arrêta momentanément l'aménagement de la demeure, une garde sévère interdisant à l'ex-kaiser la sortie d'Amerongen.

Mais le « Putsch » est loin maintenant, et Guillaume peut paisiblement vaquer aux soins d'une installation qu'il s'efforce de rendre très confortable ; de nombreux ouvriers réparent le château, relèvent les murs de clôture ; le parc est remis en état. Le propriétaire en personne vient donner le coup d'œil du maître ; il ne se ménage pas ; tous les jours, ait-on, sa promenade le conduit à Doorn ; il surveille activement le travail, désireux de voir sa demeure prête bientôt à le recevoir ; le calme et le repos l'y attendent, loin des agitations et des bouleversements des peuples, et sa vieillesse y verra des jours heureux. Est-il juste que celui qui déchaîna la guerre mondiale goûte un bonheur tranquille, alors que tous les pays dont il a causé le malheur sont sur le seuil d'une ère de souffrances ?



La nouvelle demeure de l'ex-kaiser à Doorn ; des ouvriers transforment la propriété en une luxueuse résidence.



Les cheminots irlandais protestent en faveur des internés de Montjoy en organisant une manifestation, conduite par une femme qui porte un drapeau aux couleurs Sinn-Feiners.

L'AGITATION EN IRLANDE

Le système de Gouvernement connu sous le nom de « Castle Rule » et qui rattache l'Irlande directement au vice-roi et aux autorités britanniques de Dublin, serait sur le point d'être modifié.

Le nouveau commandant en chef des troupes irlandaises Sir Nevil Mac Ready, dès son arrivée à Dublin, fit relâcher un certain nombre de prisonniers, qui pratiquaient la grève de la faim dans les geôles de Montjoy.

Soixante dix détenus furent ainsi remis en liberté sur parole ; plusieurs sur le point de mourir d'inanition refusèrent de jurer qu'ils ne quitteraient pas

leur nouvelle résidence. En même temps, d'autres Sin-Feiners furent arrêtés.

La situation de ce fait est devenue très obscure ; d'une part le maréchal French applique l'ancienne politique de Castle Rule, d'autre part le nouveau chef des troupes irlandaises tente par des mesures de clémence d'aider à l'introduction définitive du Home Rule en Irlande.

Ce conflit a fait naître une sérieuse manifestation à Miltown Malbay, où la police et les soldats tentèrent d'arrêter une retraite aux flambeaux organisée en l'honneur de la mise en liberté des prisonniers de Montjoy.

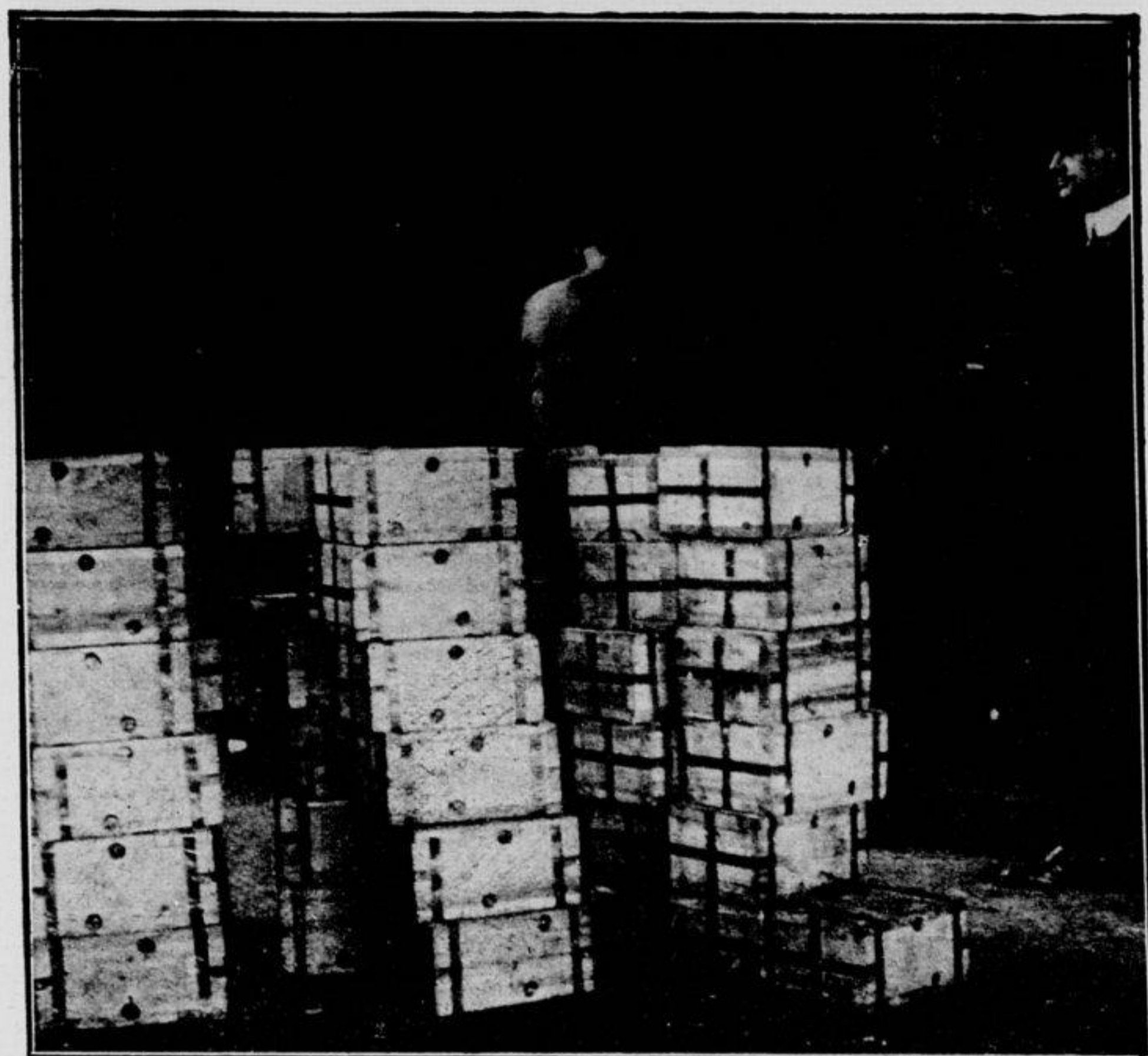
Un manifestant tira un coup de feu auquel répondirent les troupes par une salve meurtrière, qui blessa neuf personnes et en tua trois.



La foule recueillie salue au passage un des grévistes de la faim que l'on transporte de la prison à l'ambulance Fr. Albert.



La mine joyeuse, de jeunes débardeurs déchargent à New-York les neuf milliards d'or que l'Europe vient d'envoyer à l'Amérique.

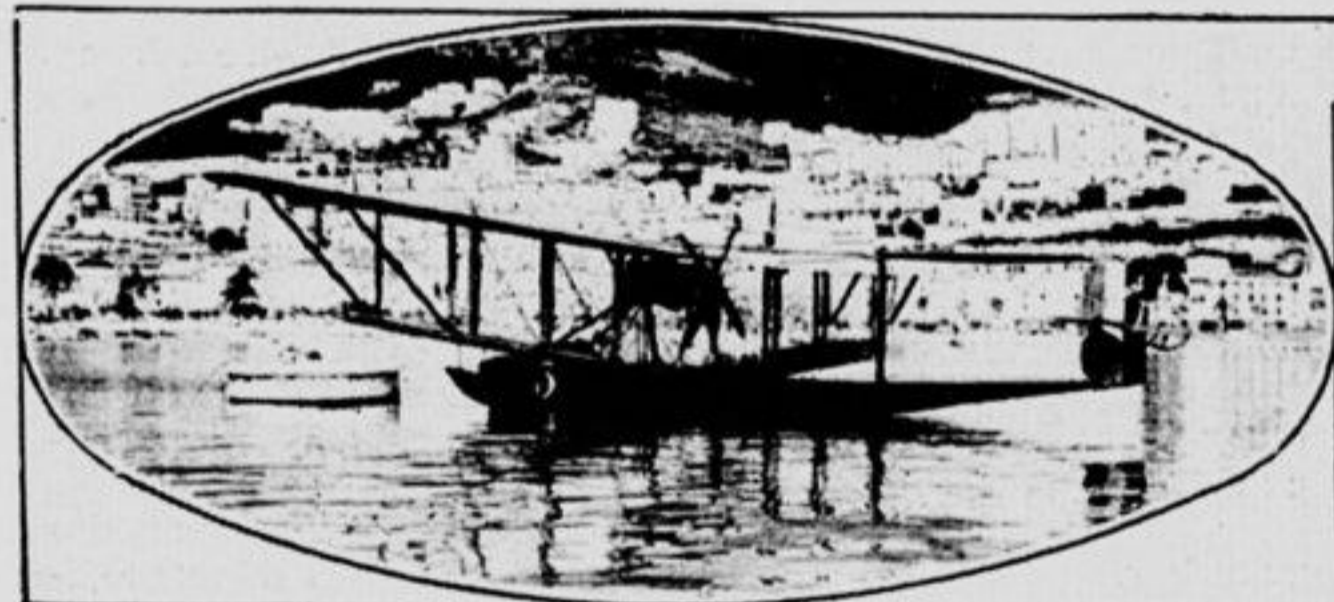


Une partie des caisses contenant les lingots d'or.

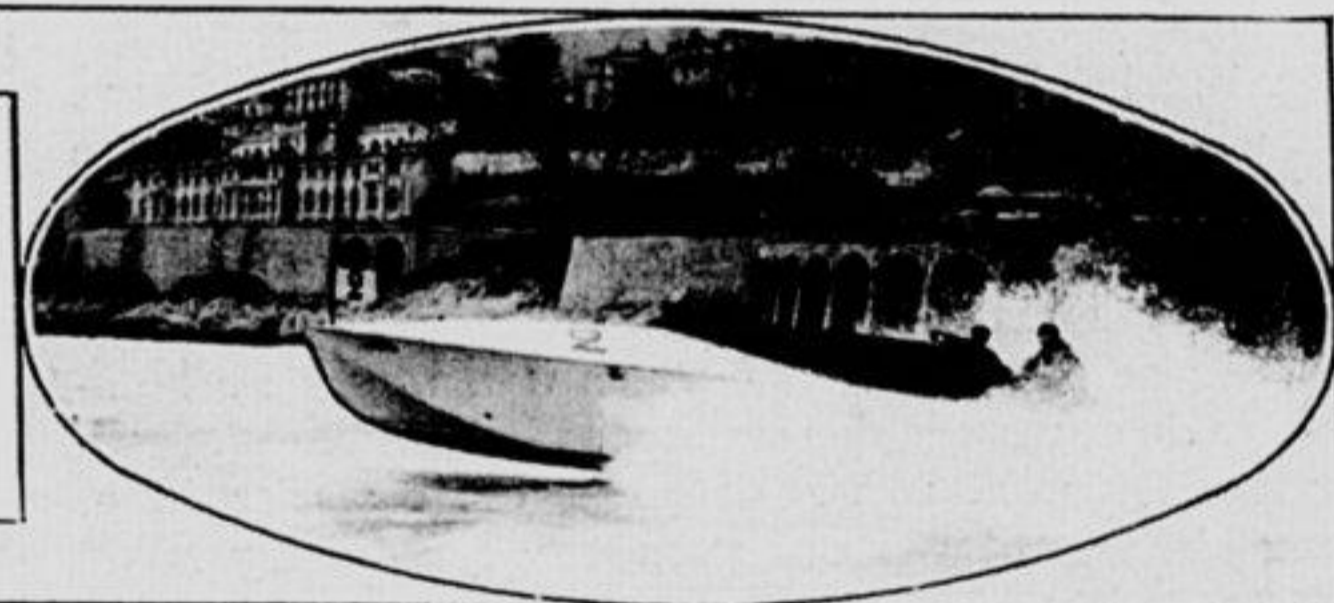
OU VA L'OR DE L'EUROPE ?

Une pluie d'or tombe en ce moment sur l'Amérique ; nos alliés d'outre-océan vont devenir trop riches ! Les pièces et les lingots jaunes abondent chez eux. L'Europe multiplie les assignats, intensifie une circulation fiduciaire fictive et se voit dans la triste obligation de payer ses dettes de guerre. Les temps héroïques sont passés, les défilés et les fêtes sont finis, il faut solder l'addition. Elle est élevée ; cette semaine neuf milliards en beaux lingots ont quitté la vieille Europe, que l'Amérique n'envie pas et sont aujourd'hui dans les caisses des Etats-Unis.

De jeunes débardeurs déchargèrent ces trésors à New-York. Ils étaient souriants et le seront encore durant leurs vieux jours en se souvenant qu'ils eurent vraiment grâce à nous une jeunesse dorée.



LE CHAMPIONNAT DE LA MER A MONTE-CARLO



Pour la première fois depuis la guerre, l'International Sporting Club reprenait le 9 avril ses classiques épreuves. Elles comportaient trois parties :

- 1^{re} Courses d'auto-canoës et de glisseurs à hélice aérienne, en 3 étapes : Lyon-Avignon ; Avignon-Toulon ; Toulon-Monaco ;
- 2^o Championnat de la Mer, sur 250 kilomètres et épreuves diverses pendant une semaine ;
- 3^o Epreuves d'hydravions du 18 avril au 2 mai, vitesse, altitude, et circuit Monaco-Ajaccio-Bizerte, Tunis-Monaco (200 kilomètres).

Dans notre numéro du 17, nous avons laissé les concurrents à Avignon. Le lendemain, ils en

repartaient à 6 h. 30 : le mauvais temps les immobilisait à Saint-Louis-du-Rhône, mais ils n'en arrivaient pas moins à Toulon pour le quitter le 11 à 6 h. 15 et aborder à Monaco par mer houleuse.

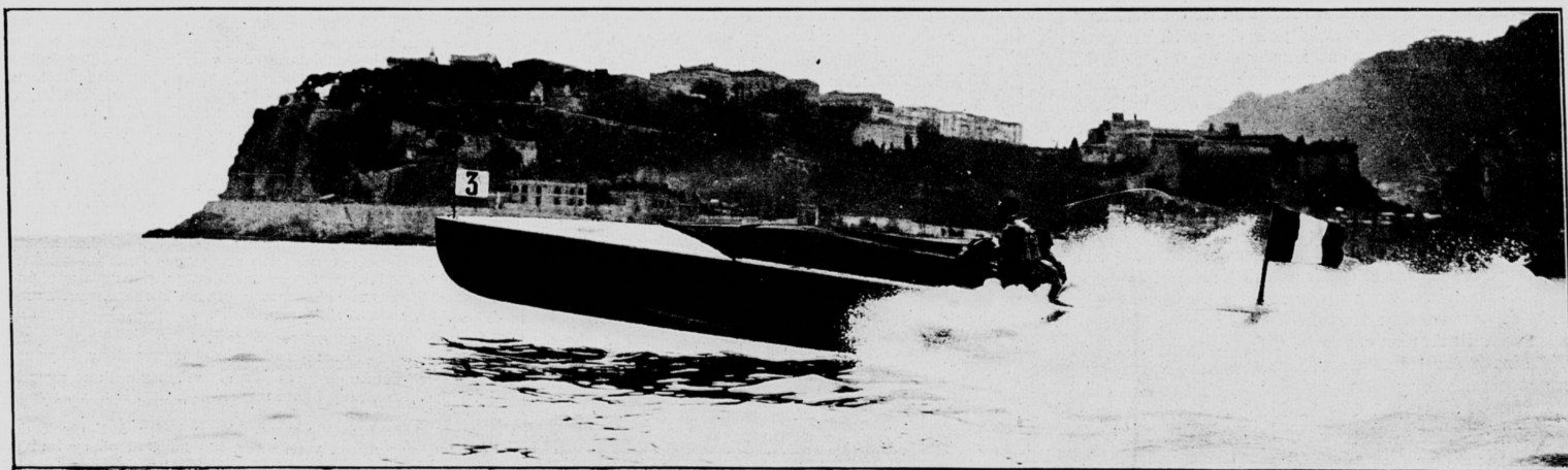
Conclusions de cette première épreuve : la navigation du Rhône reste décidément pleine d'écueils ; les hydro-glisseurs, partant pour la route fluviale, et appelés à un grand avenir, se trouvent en difficulté sur mer agitée. Les Cruisers sont en net progrès.

En effet, dans le Championnat de la Mer, couru en trois manches sur 250 kilomètres — l'épreuve capitale — des moyennes de 74 kilomètres à

l'heure ont été obtenues, tandis que le record de Santos-Despujols en 1913 n'atteignait que 57 kilomètres.

Ce Championnat revient officiellement au « Sunbeam-Despujols III », piloté par M. de Soriano, gagnant de la 3^e manche. Au classement par temps des trois manches, c'est-à-dire donnant le résultat réel et pratique, c'est Nieuport-Hispano-Suiza qui détient la meilleure performance, par sept minutes une seconde. C'est ce qui ressort du tableau du chronométrage officiel :

1^o Nieuport-Hispano I (250 kil.) en 3 h. 32' 15" 2/5 ;



Le Nieuport-Hispano I en vitesse.

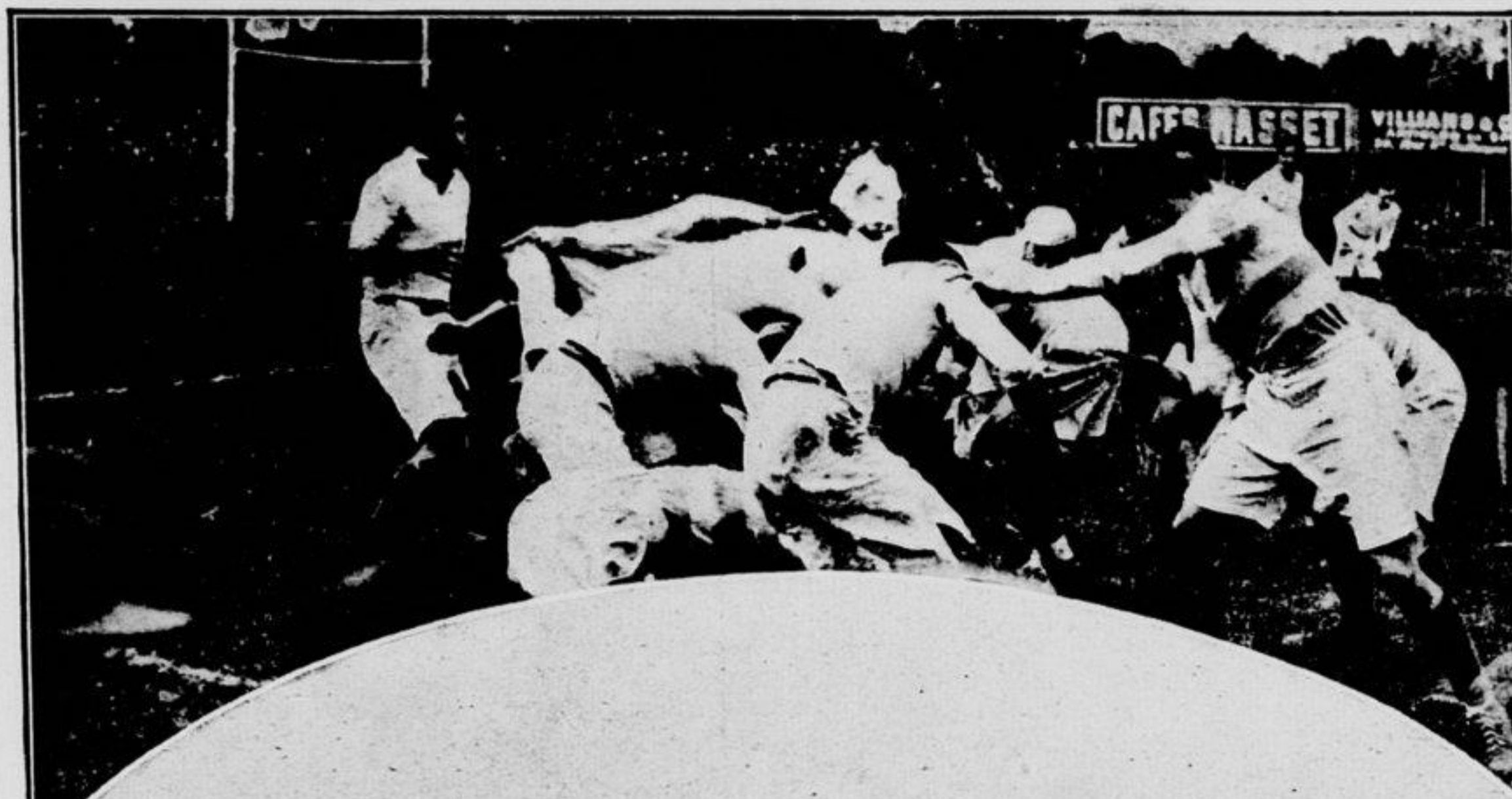
2^o Sunbeam-Despujols I (250 kil.) en 3 h. 39' 16" 2/5 ;
3^o Sunbeam-Despujols II (250 kil.) en 3 h. 42' 42" 3/5 ;
4^o Sunbeam-Despujols III (250 kil.) en 4 h. 21' 23" 3/5.

La célèbre marque triomphait aussi dans l'épreuve des 25 kilomètres avec le *Nieuport-Hispano* de Lambert II, en 31 minutes, dans la catégorie des glisseurs. C'est également sur l'hydravion *Nieuport-Hispano* que Sadi-Lecoq s'adjugeait le record de hauteur, 5.330 mètres en 1 h. 13. Casale atteignait ensuite 6.350.

Tout l'intérêt se porte maintenant sur le circuit Corse-Afrique où les hydravions se mesurent ; Sadi-Lecoq est déjà à Bizerte, ayant couvert les 750 kilomètres en 6 heures 9 minutes, soit 125 à l'heure, ce qui bat tous les records.

Sachons gré à l'International - Sporting - Club d'avoir repris les traditions avec ces tournois passionnants, si parfaitement organisés, qui donnent à nos constructeurs une féconde émulation, et prouvent une fois de plus que nous avons des canots dignes de l'enthousiasme des touristes de l'eau, des hydravions prêts à rendre tous les services que nous attendons d'eux.

Deux épisodes du Championnat de France de Rugby.



En haut : une mêlée.
En bas : Tarbes va marquer un essai.

LES SPORTS

Le Stadoceste tarbais vient de remporter sur le Racing Club le Championnat de France de football Rugby ; la finale s'est jouée dimanche, à Bordeaux ; plus de 20.000 spectateurs ont assisté à une partie admirable, au cours de laquelle les Tarbais, faisant preuve d'une cohésion parfaite et d'une fougue presque irrésistible, dominèrent nettement leurs adversaires ; par 8 points (deux essais, un but) à 3 (un essai), la victoire leur revint. Le succès du Stadoceste tarbais est d'autant plus méritoire que le quinze est composé uniquement d'éléments locaux ou originaires de la ville pyrénéenne.

La grande coupe annuelle d'Angleterre de football association s'est disputée à Londres entre Aston Villa et Huddersfield, devant plus de 50.000 spectateurs ; il fallut une prolongation pour décider du vainqueur : Aston Villa.

Dimanche, à Colombes, le onze de football association de l'armée britannique, composé d'excellents joueurs a battu l'équipe de l'armée française par 1 but à zéro ; notre onze, constamment dominé, manqua de cohésion et d'entente.

LES LIVRES

Maurice LEVEL : *Le Manteau d'Arlequin*. E. Flammarion.

M. Maurice Level n'est pas seulement un remarquable pointeschéiste des lettres contemporaines, son art le plus original est de peindre des milieux. Ses romans mondains ont ce mérite rare d'être d'esprit et de ton mondains. Son nouveau livre a pour personnages des gens de théâtre et mieux encore que les silhouettes du directeur, des auteurs et des acteurs des deux sexes il a rendu l'atmosphère de ce monde des coulisses plus fermé qu'aucun autre. On peut même dire que cette atmosphère, insaisissable et partout présente, fait ici figure de protagoniste. La jeune Germaine a cru que sa santé morale et physique lui permettrait de respirer un bonheur de tendresse normale dans cet air chargé de factice et sa douloureuse histoire nous montre la pénétration insensible et sûre des miasmes du cabotinage jusqu'à son cœur même, qu'ils amènent peu à peu à devenir pareil à ceux qui battent autour d'elle. A travers le pittoresque amusant et précis des chapitres se joue ce drame d'une âme que la vie ambiante étouffe. Les sociétés ne durent qu'en détruisant dans leur sein les exceptions. La vertu en est une en ce microcosme d'égoïsmes exaspérés et de vanités en éveil. M. Maurice Level nous le donne à penser sans grandiloquence et comme arrière goût de tableaux élégants de facture et spirituels de précision caricaturale. Sa manière est ironique et tendre à la fois. Elle porte l'habit en roué et plastronne l'émotion d'un empesage impeccable en sa désinvolture. Il y a là un goût joli et fin.

GUS BOFA : *Roll-mops*. (Société littéraire de France)

Roll-mops est un conte symbolique où l'auteur, caricaturiste connu, a mis autour de ses dessins pittoresques un texte qui le révèle écrivain élégant et fin. Le héros est un enfant idiot qui se croit dieu et trouve aux tranchées une mort glorieuse à laquelle il n'a rien compris. Cela rappelle à la fois Voltaire et Anatole France. La mort, la religion et le courage guerrier y sont mesurés à l'aune des circonstances absurdes. Ces irrévérences valent par le style, la concision et l'esprit du trait. M. Gus Bofa a su les mettre dans sa plaquette qui plaira aux collectionneurs lettrés.

J. D.

LA MODE



Robe en jersey ciré brodé et satin ciré, une des dernières créations de Francis.

ÉCHOS

La Publicité arme pacifique.

C'est la publicité qui, utilisée de façon rationnelle appropriée au commerce de chacun et à son importance, doit aider au relèvement économique de la nation. *Atlas*, Revue Technique et Mensuelle, traitant de la publicité sous toutes ses formes, reparait aujourd'hui, n^o spécimen contre 0 fr. 25. *Atlas*, 3, rue Geoffroy-Marie, Paris.

Un nouveau moyen pour maigrir.

Jusqu'à présent, il y en avait deux : les exercices violents et les remèdes amaigrissants. Tous deux avaient un grave défaut : ils s'attachaient à faire disparaître la graisse, mais ils en laissaient subsister la source.

Les *Pilules Galton* s'attaquent directement à la source du mal : la mauvaise nutrition, et c'est la raison de leur efficacité.

A base essentiellement végétale et constituées par des principes actifs extraits d'algues marines et d'herbes médicinales, les *Pilules Galton* exercent une action stimulante sur les sucs de l'estomac et de l'intestin, et les aident à remplir entièrement leurs tâches respectives de transformation et d'assimilation des aliments, l'excès de graisse est lui-même progressivement éliminé, l'obésité disparaît et avec elle son cortège de maux : essoufflements, fatigues, somnolences, etc.

Il est intéressant de noter que l'action des *Pilules Galton* n'a pas d'effet nuisible sur l'estomac et sur le cœur. Le flacon, avec instructions : 11 fr. 50 franco ; contre remboursement, 11 fr. 75. J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, Paris.

Erratum.

Dans notre écho du 10 avril dernier, une erreur d'impression nous a fait recommander la Poudre papillus, c'est : *Poudre Capillus*, qu'il faut lire.

Dans les réunions mondaines.

On a remarqué combien les parisiennes ont les yeux vifs et brillants, ombragés de longs cils et d'épais sourcils. Ces précieux dons sont obtenus par l'usage quotidien de la *Sève Sourcilnière* de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, Paris. Leur teint est aussi d'une remarquable fraîcheur grâce à la *Brise Exotique* qui fait disparaître les rides, taches de rousseur qui fait le teint blanc et rose. C'est une spécialité de la Parfumerie exotique, 26, rue du 4-Septembre, Paris.

Parfums d'Orient.

Ce n'est un secret pour personne que l'Orient est le pays des parfums. Dès l'antiquité, les parfums de Syrie furent renommés pour leurs émanations subtiles, tenaces et délicieuses. Bichara, le parfumeur syrien, a reconstitué les vieilles formules, et nous les retrouvons dans ses essences pour cigarettes, ambre, chypre, nirvana, dans ses parfums enivrants, dans ses charbons odorants. Bichara, parfumeur syrien, 10, chaussée d'Antin, Paris.

Faites-vous une existence heureuse.

en répandant le charme autour de vous.

Si la délicatesse de vos traits est rehaussée d'une magnifique chevelure, d'un blond impeccable, tout le monde vous admirera.

Avec le *Fluide d'Or*, merveilleuse lotion à l'extrait de Camomille ozonifiée, vous serez, Madame, la plus admirée d'entre toutes.

En vente chez coiffeurs, parfumeurs, magasins de nouveautés. — J. Lesquendieu, parfumeur, Paris.